

Deborah Chow Scénariste et réalisatrice de *The High Cost of Living*

Marie-Hélène Mello

Volume 29, numéro 2, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64340ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN


0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mello, M.-H. (2011). Deborah Chow Scénariste et réalisatrice de *The High Cost of Living*. *Ciné-Bulles*, 29(2), 40–44.



« Pour moi, l'évocation de l'esprit de Montréal passe nécessairement par un film bilingue. »

Deborah Chow et Zach Braff

MARIE-HÉLÈNE MELLO

Créatrice cosmopolite passionnée d'urbanité et de cinéma dramatique, la scénariste et réalisatrice Deborah Chow connaît un début de carrière prometteur. Auteur de quelques courts métrages remarquables, dont **Daypass** et **The Hill**, la jeune Torontoise qui a vécu à Montréal et à New York est devenue la première récipiendaire de la bourse Kodak New Vision Mentorship. Ce prix lui a permis d'être parrainée par la cinéaste Patricia Rozema (**Mansfield Park**) pour réaliser **The High Cost of Living**, nommé Meilleur premier long métrage canadien au dernier Festival international du film de Toronto. Ce drame raconte la collision entre deux mondes opposés : celui de Nathalie (Isabelle Blais), une femme enceinte qui se fait heurter par une voiture et perd son enfant, et celui d'Henry (Zach Braff), un expatrié américain vendeur de drogue qui se sent coupable du délit de fuite qu'il a commis. *Ciné-Bulles* a joint la cinéaste par téléphone à Los Angeles pour parler de ce film tourné en français et en anglais à Montréal, et des défis que représente la réalisation d'un premier long métrage.

*Ciné-Bulles: En entrevue, vous avez affirmé que Montréal était le véritable point de départ de **The High Cost of Living**. Qu'est-ce qui vous a inspiré à faire un film sur cette ville?*

Deborah Chow: Quand j'ai étudié à l'Université McGill, j'ai vraiment eu un coup de foudre pour Montréal. Ça correspond aussi à une période importante de ma vie, celle où j'ai choisi de me diriger vers le cinéma. Ensuite, j'ai poursuivi mes études à New York, mais j'ai toujours su que je reviendrais tourner mon premier long métrage au Canada. Je ne pouvais penser à un meilleur endroit que Montréal. Cinématographiquement, je trouve que c'est une ville très intéressante, belle et vraiment singulière. J'aime le *feeling* de la ville, mais aussi sa mixité, son architecture, ses quartiers très différents les uns des autres. L'impression qu'il y a une vraie communauté artistique me plaisait également. Et le fait que les cinéastes, les artistes et les acteurs fassent des tonnes de projets intéressants ensemble. Ce contexte me semblait propice à plusieurs histoires possibles.

Dans votre film, le personnage d'Henry est un étranger qui pose un regard singulier sur la ville.

Il est certain que ma situation d'expatriée m'a servi à écrire le personnage, mais ce n'était pas conscient au début. Il y a une sorte d'inversion des perceptions: Henry est un New-yorkais installé à Montréal, et moi j'écrivais le scénario à New York après avoir vécu à Montréal. J'ai moi aussi éprouvé ce genre de problème: par exemple avec les visas, ou la difficulté de trouver du travail.

Durant vos années à Montréal, avez-vous eu l'occasion de découvrir des cinéastes et des films québécois?

J'ai surtout été en contact avec des réalisateurs anglophones, comme Alex Franchi qui a fait **The Wild Hunt**. J'ai d'ailleurs travaillé avec sa directrice photo, Claudine Sauvé, pour **The High Cost of Living**, parce que j'avais vu et aimé son film. J'ai aussi connu Tara Johns, qui a tourné **The Year Dolly Parton Was my Mom** environ un mois après mon film. On s'est beaucoup encouragées mutuellement. Les réalisateurs francophones, je les ai surtout rencontrés lors d'événements, à Toronto par exemple. J'ai participé à un panel sur le *casting* avec Denis Côté. J'ai aussi fait la connaissance de Denis Villeneuve au

TIFF, car **Incendies** a remporté un prix en même temps que mon film. J'ai le sentiment qu'il y a vraiment une communauté du cinéma québécois, que les gens partagent leurs ressources ensemble.

En tant qu'anglophone de Toronto travaillant à Montréal, votre situation est tout de même particulière...

Je suis anglophone, mais aussi d'origine asiatique. Plus encore, je suis une femme dans un univers largement dominé par des hommes. Je pense qu'en ce sens, je vais toujours me sentir un peu étrangère. Cette caractéristique n'est pas unique à Montréal, c'est ainsi partout. Il aurait évidemment été plus facile pour moi de tourner mon premier film à Toronto parce que j'y ai plus de contacts et que je connais la ville depuis plus longtemps.

Votre film représentait aussi un défi en soi.

Je crois qu'un premier long métrage n'est jamais facile, car on n'a pas de références. Il faut sans cesse essayer de convaincre les gens de prendre le risque de t'appuyer financièrement. Mais on ne peut pas dire que j'ai choisi l'idée la plus simple à vendre! J'ai développé le projet pendant cinq ans... C'était long! On a eu de l'argent de la SODEC pour le développement, mais pas pour la production. Le film a été presque uniquement financé par Téléfilm Canada. Même si je connais des gens qui ont eu diverses expériences avec eux, de mon côté, je dois dire que j'ai senti que mon projet était bien compris. J'ai eu la chance qu'ils le soutiennent, même si ce n'était pas gagné d'avance. Et ils s'intéressaient avant tout à ce que j'avais à dire. Ils ne semblaient pas obnubiler par l'obligation de faire de l'argent.

Votre film est en quelque sorte doublement marginal: à cause de l'anglais, pour le Québec, et à cause du français pour le reste du Canada. Le bilinguisme du projet a-t-il compliqué vos démarches?

Je suis anglophone, mais aussi d'origine asiatique. Plus encore, je suis une femme dans un univers largement dominé par des hommes. Je pense qu'en ce sens, je vais toujours me sentir un peu étrangère. Cette caractéristique n'est pas unique à Montréal, c'est ainsi partout.

Il est évident que mon idée pouvait sembler étrange, tant au Québec qu'au Canada. Ne serait-ce que pour la question des acteurs : Isabelle Blais et Patrick Labbé sont des vedettes du Québec. Et il y a Zach Braff, une grande vedette américaine. Ça rendait les choses plus complexes. La combinaison d'Isabelle et de Zach est en soi inusitée. Quand on a soumis le projet aux institutions au début, on nous a fortement encouragés à faire un film en anglais ou en français. J'ai trouvé cela très bizarre! En tant qu'anglophone, je suis mal placée pour écrire un long métrage uniquement en français. Mais je ne trouvais pas non

Je voulais un protagoniste
qui ait fait une chose
terrible, mais qui ne soit
pas fondamentalement une
mauvaise personne. Je
souhaitais jouer sur les tons
de gris et la perception que
nous avons de lui.

plus que de faire un film entièrement en anglais à Montréal soit plus sensé. C'était impensable pour moi parce que ce ne serait pas réaliste. Quand tu vis à Montréal, c'est impossible de ne vivre qu'en anglais : tu vas entendre parler français un peu partout, ça fait partie des particularités de la ville.

Le film est donc bilingue par souci de réalisme avant tout.

Pour moi, l'évocation de l'esprit de Montréal passe nécessairement par un film bilingue. Faire autrement serait une erreur. Mais on s'est vrai-

ment fait dire que pour la mise en marché, pour les ventes du film, ça compliquait les choses. Qui était le public ciblé? L'anglophone ou le francophone? On a dû fournir des exemples de films bilingues qui avaient déjà été faits, comme **Bon Cop, Bad Cop**, même si c'est un cas étrange et sans liens avec notre projet. Et c'est vrai qu'il n'y en a pas eu tant que ça! Cela dit, Henry aurait bien pu heurter une anglophone avec sa voiture! Mais le fait que les deux personnages viennent de deux univers différents était plus intéressant sur le plan dramatique.

Votre film aurait facilement pu adopter un angle politique ou critique, mais vous semblez avoir cherché à éviter cela.

J'étais consciente de pouvoir aller dans cette direction compte tenu des personnages, du bilinguisme du film, etc. Mais mon intention était de montrer des humains, qu'ils soient francos ou anglos, ou asia-

tiques, etc. Et surtout que rien n'est jamais tout noir ou tout blanc dans la vie. On fait des erreurs, de bons ou de mauvais choix, mais il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises personnes. C'est surtout cette idée qui m'a guidée. Je voulais un protagoniste qui ait fait une chose terrible, mais qui ne soit pas fondamentalement une mauvaise personne. Je souhaitais jouer sur les tons de gris et la perception que nous avons de lui.

D'où vient le titre du film?

Il est apparu très tôt dans le projet et je l'ai utilisé pour ancrer mon écriture. Quand on réécrit un scénario plusieurs fois sur une longue période, il arrive qu'on perde un peu de vue ce qui a motivé le projet au départ. Donc, le titre m'a vraiment aidée à ancrer mon propos, j'ai essayé d'y lier chaque histoire. Par exemple, la situation financière de la famille asiatique, mais aussi l'idée du « prix à payer pour vivre » au sens large... La vente de drogue, le combat de Nathalie ou celui d'Henry. C'est une expression idiomatique, plusieurs sens sont possibles. Nous avons d'ailleurs en ce moment de la difficulté à trouver un titre en français qui rende justice à cette idée.

Quelle était la langue parlée sur le plateau de tournage?

L'équipe technique était essentiellement composée de Québécois francophones, mais je dirais que la langue de tournage était le « franglais »! Je suis capable de communiquer en français, mais c'est plus difficile quand je manque de temps ou que je suis fatiguée. Mais je ne voulais pas que Zach, qui ne parle pas du tout français, se sente exclu ou insulté. J'ai donc essayé de faire en sorte que tout le monde se comprenne bien.

Vous avez tourné votre long métrage en peu de temps et avec peu de moyens.

Le tournage a duré 20 jours en février, un mois effrayant en termes de météo! Si des problèmes étaient survenus, ça aurait été très grave, car les échéances et le budget étaient très serrés. La pression était grande. Heureusement, j'ai tendance à me « surprendre ». Je planifie vraiment tout dans les moindres détails, je dessine tous les plans avec précision. Je pense que ça nous a un peu sauvés d'être aussi bien préparés! C'était probablement plus dur encore pour



Patrick Labbé et Isabelle Blais — Photo: Sébastien Raymond



Zach Braff — Photo: Jan Thijs

les acteurs: nous ne pouvions pas refaire une scène plus de deux ou trois fois.

Ainsi, la fidélité au scénario était préférable à l'improvisation.

Les scènes plus légères du film sont les seules où il y a eu un certain espace d'improvisation, par exemple celle où Zach et Nathalie jouent à la marelle en buvant du scotch. En écrivant ces scènes, j'avais en tête un ton un peu plus cynique que le résultat obtenu. L'humour a changé, car Henry se l'est approprié. Je crois que c'est aussi devenu plus touchant. Il était important que je n'interfère pas et que je n'essaie pas de le transformer en quelqu'un qu'il n'est pas.

Aviez-vous déjà vos principaux acteurs en tête pendant l'écriture?

Au départ, je n'en avais aucune idée. J'ai su que Zach participerait environ un mois avant le début du tournage! Mais Isabelle était mon premier choix pour incarner Nathalie et elle s'est associée au projet un an avant que nous obtenions le financement. Je l'avais vue dans **Borderline** et j'ai été impressionnée par son jeu, sa façon intrépide d'entrer complètement dans son personnage. J'ai été très chanceuse qu'elle accepte de travailler avec une réalisatrice qu'elle ne connaissait pas et dont c'était le premier long. Le scénario lui a donné envie d'embarquer et, heureusement, de rester avec nous, malgré tous les changements de dates.

Avez-vous organisé des auditions pour le rôle du mari?

Nous en avons fait plusieurs avant de choisir Patrick Labbé alors que j'écrivais les dernières versions. C'est une chose qui me surprend de l'industrie du cinéma au Québec: je ne pouvais croire qu'un acteur connu et expérimenté comme lui auditionne pour un rôle comme celui-là. À Los Angeles, et peut-être à Toronto dans une moindre mesure, je ne pense pas que les acteurs de son niveau fassent cela. Ils auraient sans doute accepté de me rencontrer, mais je pense qu'ils n'auraient jamais accepté de passer une audition. Nous avons choisi la scène de la dispute de Nathalie et Michel dans la chambre de bébé. Elle est longue et très intense, mais chaque acteur qui s'est présenté avait tout mémorisé. J'ai trouvé cela phénoménal que tous fassent preuve d'un tel professionnalisme!

Et le casting américain?

C'était la partie difficile. On ne pensait jamais attirer un acteur du calibre de Zach, donc on approchait des professionnels un peu moins connus. J'ai été très surprise d'obtenir une rencontre avec lui. J'ai alors compris que, même si l'on connaît surtout son côté comique, **Scrubs** par exemple, mon film correspondait à ses intérêts. Il comprenait bien que c'était un premier film, avec un petit budget, tourné au Canada.

Le fait de diriger un acteur américain, qui est aussi cinéaste de métier, doit générer un stress additionnel à la réalisation d'un premier film...

J'étais évidemment nerveuse au début, sauf qu'il m'a dit rapidement qu'il participait au projet en tant



Photo : Philippe Bossé

qu'acteur et non en tant que réalisateur. Au final, je crois que son expérience en réalisation a aidé, car il comprenait mieux que quiconque mes intentions et la nature du projet. Nous pensions de manière similaire et il n'y a eu aucun conflit créatif. Les rares moments où il est intervenu comme réalisateur, c'était toujours à mon avantage. Il a su donner de petits conseils pratiques et l'a fait de la bonne façon.

Qu'est-ce qui l'a intéressé dans votre projet?

Il cherchait avant tout à faire quelque chose de différent. En tant que réalisateur, il avait des options sur le film **Open Hearts** de Susanne Bier, qui est un film dramatique assez proche parent du mien. Il y a un accident tragique, puis des liens qui se créent entre des personnages que tout semble opposer... Cela a modifié ma perception de Zach d'apprendre qu'il essayait d'en faire un *remake* à Hollywood.

Est-ce que ce film vous a inspirée?

Je connaissais Bier sans avoir vu **Open Hearts**. C'est Zach qui m'a dit que je devais absolument le voir. Ce

qui m'a le plus frappée, c'est la qualité de ce film, malgré son manque évident de moyens. On voit que le budget est celui d'une production indépendante, mais le film repose sur une bonne histoire et sur le jeu des acteurs. Ça m'a montré qu'il était possible d'y parvenir et ça m'a encouragée.

Quels sont les principaux projets que vous préparez maintenant?

The High Cost of Living m'a pris plusieurs années, mais le côté positif est que j'ai eu le temps d'écrire deux autres scénarios durant cette période. Je travaille simultanément à plusieurs projets, dont mon prochain film qui sera aussi un drame, mais qui intégrera des éléments fantastiques, un peu comme **Le Labyrinthe de Pan**. C'est un style que j'aime beaucoup. Après la lecture de ce projet, un producteur m'a mis en contact avec Sylvain Chomet pour que je réécrive l'un de ses scénarios. Je travaille donc aussi à cette réécriture en ce moment, mais j'espère bien trouver le temps de faire mon film bientôt! ▀

Entretien réalisé en anglais.